



## CHAPITRE VII.

Découvertes.

La porte, qu'Agricol n'avait pas songé à re fermer, s'ouvrit pour ainsi dire timidement, et Françoise Baudoin, la femme de Dagobert, pâle, défaillante, se soutenant à peine, parut sur le seuil. Le soldat, Agricol et la Mayeux étaient plongés dans un si morne abattement, qu'aucune de ces trois personnes ne s'aperçut d'abord de l'entrée de Françoise. Celle-ci fit à peine deux pas dans la chambre et tomba à genoux, les mains jointes, en disant d'une voix humble et faible : « Mon pauvre mari... pardon... » A ces mots, Agricol et la Mayeux, qui tournaient le dos à la porte, se retournèrent, et Dagobert releva vivement la tête.

« Ma mère !... » s'écria Agricol en courant vers Françoise. « — Ma femme ! » s'écria Dagobert en se levant et faisant aussi un pas vers l'infortunée. « — Bonne mère !... toi à genoux ! » dit Agricol en se courbant vers Françoise et l'embrassant avec effusion, « relève-toi donc ! — Non, mon enfant, » dit Françoise de son accent à la fois doux et ferme, « je ne me relèverai pas avant que ton père... m'ait pardonné... J'ai eu de grands torts envers lui... maintenant je le sais... — Te pardonner !... pauvre femme, »

dit le soldat ému en s'approchant. « Est-ce que je t'ai jamais accusée... sauf dans un premier mouvement de désespoir?... Non... non... ce sont de mauvais prêtres que j'ai accusés... et j'avais raison... Enfin, te voilà, » ajouta-t-il en aidant son fils à relever Françoise; « c'est un chagrin de moins... on t'a donc mise en liberté?... Hier je n'avais pu encore savoir où était ta prison... j'ai tant de soucis que je n'ai pas eu qu'à songer à toi... Voyons, chère femme, assieds-toi là... — Bonne mère... comme tu es faible... comme tu es froid... comme tu es pâle! » dit Agricol avec angoisse et les yeux remplis de larmes. « Pourquoi ne nous as-tu pas fait prévenir? » ajouta-t-il. « Nous aurions été te chercher... Mais comme tu trembles!... chère mère... tes mains sont glacées... » reprit le forgeron agenouillé devant Françoise. Puis, en se tournant vers la Mayeux : « Fais donc un peu de feu tout de suite... — J'y avais pensé quand ton père est arrivé, Agricol; mais il n'y a plus ni bois ni charbon... — Eh bien!... je t'en prie, ma bonne Mayeux, descends en emprunter au père Lorient... il est si bon homme qu'il ne te refusera pas... Ma pauvre mère est capable de tomber malade... vois comme elle frissonne. » A peine avait-il dit ces mots, que la Mayeux disparut.

Le forgeron se leva, alla prendre la couverture du lit et revint en envelopper soigneusement les genoux et les pieds de sa mère; puis, s'agenouillant de nouveau devant elle, il lui dit : « Tes mains, chère mère... » Et Agricol, prenant les mains débiles de sa mère dans les siennes, tâcha de les réchauffer de son haleine. Rien n'était plus touchant que ce tableau... que de voir ce robuste garçon à la figure énergique et résolue, alors empreinte d'une expression de tendresse adorable, entourer des attentions les plus délicates cette pauvre vieille mère pâle et tremblante.

Dagobert, bon comme son fils, alla prendre un oreiller, l'apporta et dit à sa femme : « Penche-toi un peu en avant, je vais mettre cet oreiller derrière toi; tu seras mieux, et cela te réchauffera encore. — Comme vous me gênez tous deux! » dit Françoise en tâchant de sourire; « et toi surtout, es-tu bon... après tout le mal que je t'ai fait! » dit-elle à Dagobert. Et dégageant une de ses mains d'entre celles de son fils, elle prit la main du soldat, sur laquelle elle appuya ses yeux remplis de larmes; puis elle dit à voix basse : « En prison, je me suis bien repentie... va... »

Le cœur d'Agricol se brisait en songeant que sa mère avait dû être momentanément confondue dans sa prison avec tant de misérables créatures... elle, sainte et digne femme... d'une pureté si angélique... Il allait, pour ainsi dire, tâcher de la consoler d'un passé si douloureux pour elle; mais il se tut, songeant que ce serait porter un nouveau coup à Dagobert. Aussi reprit-il : « Et Gabriel, chère mère?... comment va-t-il, ce bon frère? Puisque tu viens de le voir, donne-nous de ses nouvelles. — Depuis son arrivée, » dit Françoise en essuyant ses yeux, « il est en retraite... ses supérieurs lui ont rigoureusement défendu de sortir... Heureusement, ils ne lui avaient pas défendu de me recevoir... car ses paroles, ses conseils m'ont ouvert les yeux; c'est lui qui m'a appris combien, sans le savoir, j'avais été coupable envers toi, mon pauvre mari. — Que veux-tu dire? » reprit Dagobert. « — Dame! tu dois penser que si je t'ai causé tant de chagrin, ce n'était pas par méchanceté... En te voyant si désespéré, je souffrais

presque autant que toi, mais je n'osais pas te le dire de peur de manquer à mon serment... Je voulais le tenir, croyant bien faire, croyant que c'était mon devoir... Pourtant... quelque chose me disait que mon devoir n'était pas de te désoler ainsi. « Hélas! mon Dieu, éclairez-moi! » m'écriai-je dans ma prison, en m'agenouillant et en priant malgré les railleries des autres femmes; « comment une action juste et sainte qui m'a été ordonnée par mon confesseur, le plus respectable des hommes, accable-t-elle moi et les miens de tant de tourments? Ayez pitié de moi, mon bon Dieu; inspirez-moi, avertissez-moi si j'ai fait mal sans le vouloir... » Comme je priais avec ferveur, Dieu m'a exaucée, il m'a envoyé l'idée de m'adresser à Gabriel... « Je vous remercie, mon Dieu, je vous obéirai, » me suis-je dit, « Gabriel est comme mon enfant... il est prêtre aussi;... c'est un saint martyr... Si quelqu'un au monde ressemble au divin Sauveur par la charité, par la bonté... c'est lui... Quand je sortirai de prison... j'irai le consulter... et il éclaircira mes doutes. — Chère mère... tu as raison, » s'écria Agricol, « c'était une idée d'en haut... Gabriel... c'est un ange, c'est ce qu'il y a de plus pur, de plus courageux, de plus noble au monde! c'est le type du vrai prêtre, du bon prêtre. — Ah! pauvre femme, » dit Dagobert avec amertume, « si tu n'avais jamais eu d'autre confesseur que Gabriel!... — J'y avais bien pensé avant ses voyages, » dit naïvement Françoise. « J'aurais tant aimé me confesser à ce cher enfant... Mais, vois-tu, j'ai craint de fâcher l'abbé Dubois et que Gabriel ne fût trop indulgent pour mes péchés. — Tes péchés, pauvre chère mère... » dit Agricol, « en as-tu seulement jamais commis un seul? — Et Gabriel, que t'a-t-il dit? » demanda le soldat. « — Hélas! mon ami, que n'ai-je eu plus tôt un entretien pareil avec lui!... Ce que je lui ai appris de l'abbé Dubois a éveillé ses soupçons; alors il m'a interrogée, ce cher enfant, sur bien des choses dont il ne m'avait jamais parlé jusque-là... Je lui ai ouvert mon cœur tout entier, lui aussi m'a ouvert le sien, et nous avons fait de tristes découvertes sur des personnes que nous avions toujours crues bien respectables... et qui pourtant nous avaient trompés à l'insu l'un de l'autre... — Comment cela? — Oui, on lui disait à lui, sous le sceau du secret, des choses censées venir de moi, et à moi aussi, sous le sceau du secret, on me disait des choses comme venant de lui... Ainsi... il m'a avoué qu'il ne s'était pas d'abord senti de vocation pour être prêtre... Mais on lui a assuré que je ne croirais mon salut certain dans ce monde et dans l'autre que s'il entrait dans les ordres, parce que j'étais persuadée que le Seigneur me récompenserait de lui avoir donné un si excellent serviteur, et que pourtant je n'oserais jamais demander, à lui Gabriel, une pareille preuve d'attachement, quoique je l'eusse ramassé orphelin dans la rue et élevé comme mon fils, à force de privations et de travail... Alors, que voulez-vous! le pauvre cher enfant, croyant combler tous mes vœux... s'est sacrifié. Il est entré au séminaire. — Mais c'est horrible, » dit Agricol, « c'est une ruse infâme, et pour les prêtres qui s'en sont rendus coupables, c'est un mensonge sacrilège... — Pendant ce temps-là, » reprit Françoise, « à moi, on me tenait un autre langage : on me disait que Gabriel avait la vocation, mais qu'il n'osait me l'avouer, de peur que je ne fusse jalouse à cause d'Agricol qui, ne devant jamais être qu'un ouvrier,



Françoise Baudoin.

ne jouirait pas des avantages que la prêtrise assurait à Gabriel... Aussi, lorsqu'il m'a demandé la permission d'entrer au séminaire (cher enfant ! il n'y entrait qu'à regret, mais il croyait me rendre très-heureuse), au lieu de le détourner de cette idée, je l'ai, au contraire, engagé de tout mon pouvoir à la suivre... l'assurant qu'il ne pouvait mieux faire, que cela me causait une grande joie... Dame!... vous entendez bien, j'exagérais, tant je craignais qu'il ne me crût jalouse pour Agricol. — Quelle odieuse machination ! » dit Agricol, stupéfait. « On spéculait d'une manière indigne sur votre dévouement mutuel ;... ainsi dans l'encouragement presque forcé que tu donnais à sa résolution, Gabriel voyait, lui, l'expression de ton vœu le plus cher... — Peu à peu pourtant, comme Gabriel est le meilleur cœur qu'il y ait au monde, la vocation lui est venue. C'est tout simple : consoler ceux qui souffrent, se dévouer à ceux qui sont malheureux ; il était né pour cela ;... aussi ne m'aurait-il jamais parlé du passé sans notre entretien de ce matin... Mais alors, lui toujours si doux, si timide... je l'ai vu s'indigner... s'exaspérer, surtout contre M. Rodin et une autre personne qu'il accuse... Il avait déjà contre eux, m'a-t-il dit, de sérieux griefs ;... mais ces découvertes comblaient la mesure. » A ces mots de Françoise, Dagobert fit un mouvement et porta vivement la main à son front, comme pour rassembler ses souvenirs. Depuis quelques minutes, il écoutait avec une surprise profonde et presque avec frayeur le récit de ces menées souterraines, conduites avec une fourbe si habile et si profonde.

Françoise continua : « Enfin... quand j'ai avoué à Gabriel que, par les conseils de M. l'abbé Dubois, mon confesseur, j'avais livré à une personne étrangère les enfants qu'on avait confiés à mon mari... les filles du maréchal Simon... le cher enfant, hélas ! bien à regret m'a blâmée... non d'avoir voulu faire connaître à ces pauvres orphelines les douceurs de notre sainte religion, mais de ne pas avoir consulté mon mari, qui seul répondait devant Dieu et devant les hommes du dépôt qu'on lui avait confié... Gabriel a vivement censuré la conduite de M. l'abbé Dubois, qui m'avait donné, disait-il, des conseils mauvais et perfides ; puis ensuite ce cher enfant m'a consolée avec sa douceur d'ange en m'engageant à revenir tout te dire, mon pauvre mari ! Il aurait bien voulu m'accompagner, car c'est à peine si j'osais penser à rentrer ici, tant j'étais désolée de mes torts envers toi ; mais malheureusement Gabriel était retenu à son séminaire par des ordres très-sévères de ses supérieurs ; il n'a pu venir avec moi, et... » Dagobert interrompit brusquement sa femme ; il semblait en proie à une grande agitation. « — Un mot, Françoise, » dit-il, « car en vérité, au milieu de tant de soucis, de trames si noires et si diaboliques, la mémoire se perd, la tête s'égaré... Tu m'as dit, le jour où les enfants ont disparu, qu'en recueillant Gabriel, tu avais trouvé à son cou une médaille de bronze, et dans sa poche un portefeuille rempli de papiers écrits en langue étrangère ? — Oui... mon ami. — Que tu avais plus tard remis ces papiers et cette médaille à ton confesseur ? — Oui, mon ami. — Et Gabriel ne t'a-t-il jamais parlé depuis de cette médaille et de ces papiers ? — Non. » Agricol, en entendant cette révélation de sa mère, la regardait avec surprise et s'écria : « — Mais alors Gabriel a donc le même intérêt que les filles du maréchal Simon et mademoiselle de Cardo-

ville... à se trouver demain rue Saint-François? — Certainement, » dit Dagobert; « et maintenant, te souvient-il qu'il nous a dit, lors de mon arrivée, que dans quelques jours il aurait besoin de nous, de notre appui pour une circonstance grave? — Oui, mon père. — Et on le retient prisonnier à son séminaire; et il a dit à ta mère qu'il avait à se plaindre de ses supérieurs! et il nous a demandé notre appui, t'en souviens-tu? d'un air si triste et si grave, que je lui ai dit... — Qu'il s'agirait d'un duel à mort qu'il ne nous parlerait pas autrement... » reprit Agricol en interrompant Dagobert. « C'est vrai, mon père... et pourtant, toi qui te connais en courage, tu as reconnu la bravoure de Gabriel égale à la tienne;... pour qu'il craigne tant ses supérieurs, il faut que le danger soit grand. — Maintenant que j'ai entendu ta mère, je comprends tout... » dit Dagobert. « Gabriel est comme Rose et Blanche, comme mademoiselle de Cardoville... comme ta mère, comme nous le sommes peut-être nous-mêmes, victimes d'une sourde machination de mauvais prêtres... Tiens, à cette heure que je connais leurs moyens ténébreux, leur persévérance infernale... je le vois, » ajouta le soldat en parlant plus bas, « il faut être bien fort pour lutter contre eux... Non, je n'avais pas d'idée de leur puissance... — Tu as raison, mon père... car ceux qui sont hypocrites et méchants peuvent faire autant de mal, que ceux qui sont bons et charitables comme Gabriel... font de bien. Il n'y a pas d'ennemi plus implacable qu'un mauvais prêtre. — Je te crois... et cela m'épouvante, car enfin mes pauvres enfants sont entre leurs mains... Faudrait-il les leur abandonner sans lutte?... Tout est-il donc désespéré?... Oh! non... non... pas de faiblesse... et pourtant... depuis que ta mère nous a dévoilé ces trames diaboliques, je ne sais... mais je me sens moins fort... moins résolu... Tout ce qui se passe autour de nous me semble effrayant. L'enlèvement de ces enfants n'est plus une chose isolée, mais une ramification d'un vaste complot qui nous entoure et nous menace... Il me semble que moi et ceux que j'aime nous marchons la nuit, au milieu des serpents... au milieu d'ennemis et de pièges qu'on ne peut ni voir ni combattre... Enfin, que veux-tu que je te dise?... moi, je n'ai jamais craint la mort... je ne suis pas lâche... eh bien! maintenant... je l'avoue... oui, je l'avoue... ces robes noires me font peur... oui... j'en ai peur... »

Dagobert prononça ces mots avec un accent si sincère que son fils tressaillit, car il partageait la même impression. Et cela devait être; les caractères francs, énergiques, résolus, habitués à agir et à combattre au grand jour, ne peuvent ressentir qu'une crainte, celle d'être enlacés et frappés dans les ténèbres par des ennemis insaisissables; ainsi, Dagobert avait vingt fois affronté la mort, et pourtant, en entendant sa femme exposer naïvement ce sombre tissu de trahisons, de fourberies, de mensonges, de noirceurs, le soldat éprouvait un vague effroi; et quoique rien ne fût changé dans les conditions de son entreprise nocturne contre le couvent, elle lui apparaissait sous un jour plus sinistre et plus dangereux.

Le silence qui régnait depuis quelques moments fut interrompu par le retour de la Mayeux. Celle-ci, sachant que l'entretien de Dagobert, de sa femme et d'Agricol ne devait pas avoir d'importun auditeur, frappa légèrement à la porte, restant en dehors avec le père Lorient. « Peut-on entrer, »

madame Françoise? » dit l'ouvrière. « Voici le père Lorient qui apporte du bois. — Oui, oui, entre, ma bonne Mayeux, » dit Agricol pendant que son père essuyait la sueur froide qui coulait de son front.

La porte s'ouvrit, et l'on vit le digne teinturier dont les mains et les bras étaient alors couleur amarante; il portait d'un côté un panier de bois, de l'autre de la braise allumée sur une pelle à feu. « Bonsoir la compagnie, » dit le père Lorient, « merci d'avoir pensé à moi, madame Françoise, vous savez que ma boutique et ce qu'il y a dedans sont à votre service... entre voisins, on s'aide, comme de juste; vous avez, je l'espère, été dans le temps assez bonne pour feu ma femme!... » Puis, déposant le bois dans un coin et donnant la pelle à braise à Agricol, le digne teinturier, devinant, à l'air triste et préoccupé des différents acteurs de cette scène, qu'il serait discret à lui de ne pas prolonger sa visite, ajouta : « Vous n'avez pas besoin d'autre chose, madame Françoise? — Non, père Lorient, merci. — Alors, bonsoir la compagnie... » Puis, s'adressant à la Mayeux, le teinturier ajouta : « N'oubliez pas la lettre pour M. Dagobert... je n'ai pas osé y toucher, j'y aurais marqué les quatre doigts et le pouce en amarante. Bonsoir la compagnie. » Et le père Lorient sortit. « — M. Dagobert, voici cette lettre, » dit la Mayeux. Et elle s'occupa d'allumer le poêle, pendant qu'Agricol approchait du foyer le vieux fauteuil de sa mère. « — Vois ce que c'est, mon garçon, » dit Dagobert à son fils, « j'ai la tête si fatiguée que j'y vois à peine clair... » Agricol prit la lettre, qui contenait à peine quelques lignes, et lut avant d'avoir regardé la signature :

« En mer, le 23 décembre 1851.

« Je profite de la rencontre et d'une communication de quelques minutes  
« avec un navire qui se rend directement en Europe, mon vieux camarade,  
« pour t'écrire à la hâte ces lignes, qui te parviendront, je l'espère, par le  
« Havre, et probablement avant mes dernières lettres de l'Inde... tu dois  
« être maintenant à Paris avec ma femme et mon enfant... dis-leur... Je  
« ne puis finir... le canot part... un mot en hâte... j'arrive en France...  
« N'oublie pas le 15 février;... l'avenir de ma femme et de mon enfant en  
« dépend... »

« Adieu, mon ami, reconnaissance éternelle.

« SIMON. »

« Agricol... ton père... vite...! » s'écria la Mayeux.

Dès les premiers mots de cette lettre, à laquelle les circonstances présentes donnaient un si cruel à-propos, Dagobert était devenu d'une pâleur mortelle... L'émotion, la fatigue, l'épuisement, joints à ce dernier coup, le firent chanceler. Son fils courut à lui, le soutint un instant entre ses bras; mais bientôt cet accès de faiblesse momentanée se dissipa, Dagobert passa la main sur son front, redressa sa grande taille; son regard étincela, sa rude figure prit une expression de résolution déterminée, et il s'écria avec une exaltation farouche : « Non, non, je ne serai pas traître, je ne serai pas lâche. Les robes noires ne me feront plus peur, et cette nuit Rose et Blanche Simon seront délivrées. »

LE

# JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÛE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,  
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,  
Van der Hecht, etc.

TOME DEUXIÈME.



—

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—  
1846